

## Raymond PAGE

Né à Fontaine le 16 Août 1920, Raymond Page eut une enfance malheureuse. Seul dans la vie de très bonne heure, ballotté d'un orphelinat à l'autre, Raymond ne connut pas l'atmosphère familiale et la tendresse d'une maman. Pupille de l'orphelinat de Voiron à l'âge de 7 ans puis du Foyer Départemental de La Côte-St-André dès 1929, la vie de l'internat, tôt, lui aguerri le caractère. Sa franche jovialité, sa sportivité, son bon cœur, son dévouement, lui rallièrent l'amitié de ses camarades et l'estime du personnel du Foyer. Athlète et sportif de grande classe, il prit part à maintes compétitions, à maints tournois de basket et fit souvent flotter haut les couleurs du Foyer-Sportif.

Il quitte le foyer à 17 ans et va travailler dans une boulangerie à Brezins, puis vers la fin 1940 dans une usine de boissellerie à Rives.

Partout il laisse des amis et le souvenir d'un bon garçon travailleur droit, courageux, patriote ardent.

De retour des chantiers, il veut s'engager dans l'aviation, mais surmené par ses excès sportifs il est refusé à la visite médicale. Puisqu'il ne peut apprendre légalement le métier des armes Raymond qui ne veut pas courber la tête devant l'occupant apprendra dans la clandestinité.



Dès octobre 1942, membre actif d'un groupement de résistance dénoncé par un camarade et arrêté par la police italienne il doit prendre large ayant été en représaille inscrit sur les sinistres listes de la relève. Il se cache deux mois et fin décembre part au Maquis du Vercors. L'hiver est rude la nuit. L'isolement dans les montagnes de cette première poignée de résistants est terrible. Raymond est seul ou presque en ce monde et les souffrances physiques ou morales qu'il endure, plus terribles encore. Je le revois au retour d'une mission périlleuse, le visage fatigué et las, sourire quand même... et on ne peut oublier la flamme de défi sauvage qui brillait dans ses yeux noirs. Que lui importait les souffrances du présent ! Le présent ? Du passé déjà... et seul comptait l'avenir.

Il descend au printemps 43 dans la « plaine » et à Brezins essaie avec quelques camarades de monter un camp. Il va y parvenir lorsque la question ravitaillement se pose avec acuité. Puisque l'armée du Maquis ne peut encore les ravitailler, il procédera lui-même au ravitaillement de son groupe, et au Foyer même dont il connaît les dédales par cœur, il vient se ravitailler. Mais d'aucuns, abreuvés par la politique vichyssoise, en laquais serviles estiment que ces vilains petits terroristes qui osent vous grignoter quelques kilogs de farine... pour tenir contre le boche et le bouter un jour prochain au delà du Rhin... peuvent nuire à votre tranquillité. C'est bientôt la vite dénonciation. Un coup de téléphone à la gendarmerie et Raymond est arrêté à Voiron. Profitant d'un moment d'inattention de ses gardiens il étend l'un et l'autre, mais un civil prêtant main forte à la police, Raymond est maîtrisé et emmené à la caserne où il est sérieusement passé à tabac.

Condamné à 4 mois de prison, dont 3 de cellule, Raymond quitte la prison pour se faire cueillir par le S.T.O. qui sous bonne escorte l'expédie pour le travail forcé en terre teutonienne. Dénonciation.. arrestation.. condamnation..

déportation... le calvaire de notre ami continuait. A Châlons-sur-Saône déjouant sentinelles et barbelés, il s'évade et après une semaine de marche nous revient animé de la même confiance et paré du même sourire.

Quelques jours de repos et il reprend la lutte dans le 1<sup>er</sup> Corps franc de la Drôme sous les ordres du Capitaine Thivollet (Jayet) au camp du Grand-Serre. Toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses, il montre à tous sa réelle valeur et se fait remarquer par son audace, son insouciance du danger et sa folle témérité. Ses titres de gloire ? Ils sont nombreux. Entre autres : l'exécution de mouchards de la Gestapo, enlèvement d'une camionnette radio à Brezins, réquisitions de véhicules chez des chefs légionnaires et des miliciens. Lors d'une expédition à St-Siméon de Bressieux, il échappe de justesse aux balles des gendarmes de Marciolles et évitant les barrages rejoint La Côte, et après un repos bien gagné il rejoint son camp.

Dans la nuit du 30 novembre 43, sous les ordres du Lieutenant Roure, il participe à une expédition de grand style au Foyer. Le camp se ravitaille pour plusieurs mois, sans aucun préjudice, nous tenons à le signaler, pour les orphelins. Raymond était orphelin, et il se serait fait un scrupule de ne priver en rien ses camarades, ses frères infortunés.

Quelques jours plus tard, le camp monte au Vercors. Raymond se couvre de gloire à l'attaque des Barragues. Débouchant en pleine bataille avec une escouade de reconnaissance à quelques dizaines de mètres des allemands, il réussit par un chemin abrupt à ramener sous un feu nourri, tous ses hommes sains et saufs.

En février 1944, dans la région de Villard-de-Lans il attaque avec son équipe une voiture de la Gestapo et participe à l'exécution de plusieurs miliciens. Bête noire de la police, ordre est donné aux brigades d'« abattre sans sommation ce terroriste dangereux ».

A St-Siméon-de-Bressieux, lors d'une réquisition d'essence, il est grièvement blessé d'une balle à la cuisse par un gendarme. A peine rétabli, il continue le combat, surgissant ça et là toujours présent pour aider le patriote, toujours présent pour châtier le milicien et le boche.

Juin 1944, la veille de sa mort, je revois Raymond pour la dernière fois. Galvanisé par le débarquement, ivre de la liberté et de la victoire si proches, il rit avec nous d'une joie folle démesurée. Son rire clair et franc à lui seul revigore nos espoirs, notre confiance. La mort ? Belle question... Vingt-quatre heures plus tard près du Foyer, le seul foyer de sa jeunesse ou il aimait tant revenir, il était mort.

Ayant reçu de son Commandant l'ordre d'arrêter un personnage suspect, Raymond Page le 17 Juin au soir, place Hector Berlioz arrête son « homme ». L'ayant mal fouillé notre ami ne découvre pas le 6.35 que, la conscience peu tranquille, son prisonnier avait dissimulé sur lui, et un quart d'heure plus tard tombait sous ses balles. Raymond blessé à mort, eut son ultime revanche en abattant d'une rafale de mitraillette celui qui l'avait si traîtreusement frappé. Sans une plainte, il descendit de voiture et s'allongea sur la route : « J'ai fait mon devoir, je suis content... » ce furent ses dernières paroles.

Deux jours plus tard dans le petit cimetière de Chasselay ou, sans sa famille, sans ses amis il fut enterré, les habitants du village lui rendirent les derniers honneurs.

Le 18 novembre 1944, accompagné cette fois par sa famille, le lieutenant Porchey, le lieutenant Berthier, une délégation F.F.I., Madame Seyssel, ancienne directrice du Foyer, M. Lacroix, économe, des anciens du Foyer menés par M. Kinéder, M. Davion notaire à Faramans

il fut inhumé à Fontaine. Douloureusement ému M. le Curé de Fontaine, membre à son origine de l'organisation de Résistance de Raymond et le lieutenant Henri Berthier retracèrent en termes poignants la vie de leur camarade de lutte qui comme le lieutenant Roure donna sa vie pour que la France vive.

Sa croix de guerre et sa belle citation immortalisent pour les générations à venir ce jeune héros martyr de la clandestinité.

## Aux Femmes de la Résistance.

Femmes martyres, femmes de France, vous êtes entrées dans les rangs des purs héros de la légende.

Femmes d'Oradour, Femmes de Buchenwald Femmes d'Auswitch, vous avez été sauvagement, bestialement exterminées par d'affreuses femmes nazies. Rassurez-vous, votre sacrifice votre martyrologie ne sera pas oublié et vous serez vengées. Femmes nazies, pour un allemand tué, vous avez tué 100 femmes ou 100 hommes. Femmes nazies le souvenir de toutes nos femmes martyres, veut que les dernières balles soient pour vous.

Femmes de la Résistance, Femmes qui vous êtes soulevées contre la vipère nazie, vous dormez côte à côte. De vous, il ne reste plus que des cheveux. De beaux cheveux blonds, bruns sont empilés un peu partout sur cette terre maudite d'Allemagne. Un peu de cuir chevelu reste collé. Ces cheveux dans lesquels l'on passait amoureusement les doigts gisent là, et nous rappellent votre mort, votre martyr.

Femmes de « Fresnes », c'est déjà en France que vous commencent votre calvaire. Que ce soit vous « Berthier Aldrech » femme française décapitée, que ce soit « Olya » une Roumaine décapitée elle aussi, toutes vous êtes dignes de notre plus profond respect car à l'égale de nos frères d'armes vous avez su montrer comment des femmes étaient capables de mourir pour leur pays.

Femmes de l'enfer de Buchenwald ou d'Auswitch qui avez le bonheur de revenir, nous vous jurons de garder intact le souvenir de vos sœurs et de vous entourer de toute notre attention. A vous « Michelle » qui revenez les yeux hagards, l'esprit mal équilibré, les pensées confuses mais toujours avec la même foi, et qui par dessus tout avez le malheur d'apprendre que votre mari lui aussi a été déporté, à vous, Madame, je puis dire que la France Combattante ne vous abandonnera pas.

Toutes ces françaises déportées, comme de vulgaires troupeaux de bêtes, n'avaient qu'un seul tort : être patriotes. Rien n'a pu entamer leur résistance. Vous êtes des martyres de la liberté, nos sœurs à tous. Nous ne vous oublierons pas, car nous savons ce que c'est que souffrir en luttant pour son pays. Femmes martyres, vous êtes mortes pour nous. Femmes martyres, nous vous vénérons.

Et je veux terminer en exprimant toute mon indignation lorsque je vois ou j'entends des soit disant français prononcer des paroles déplacées ternissant la mémoire de nos plus purs héros je veux aussi exprimer ma profonde stupéfaction lorsque je constate que des photos représentant des martyrs de la Résistance, un supplicié, des pendus, sont sauvagement déchirées.

Et bien voyez-vous, il faut avoir vraiment peu de sang français dans les veines et peu de cœur pour oublier déjà ceux qui sont morts en martyrs pour la France.

La Résistance, elle, se souviendra parce qu'elle a souffert. Mais je suis sûr que dans quelques années, beaucoup de Français ne se souviendront plus des noms de Berthier Aldrech, de Olya, de Michelle... d'Offner, de Pêcheur, de Page ou de Tuailon.

P. B.

## Le calvaire d'un Déporté

La Victoire est arrivée. Les cloches sonnent. Les drapeaux apparaissent à toutes les fenêtres. L'allégresse est générale. Tout le monde est joyeux. Tout le monde est en fête.

Je viens de voir quelqu'un qui est moins heureux. Ne croyez pas qu'il n'attendait pas comme chaque français la Libération avec impatience. Oh non !. Plus que tout autre il la désirait, ne vivait que pour elle et avait peur de ne pouvoir assister à ce jour tant attendu, si proche mais pourtant si incertain. Le voilà arrivé ce jour et ce brave, auprès duquel j'ai passé quelques instants, ne peut encore imaginer qu'il vit des heures si pleines de vie pure, empreintes de liberté. Et ce français qui portait il y a quelques jours encore la tenue des bagnards, ne peut réaliser la plénitude de sa situation. Il est en France. Il est de retour à son foyer. Il est de nouveau parmi les siens.

La Gestapo, le 15 décembre 1943, était venue le cueillir avec son père. C'est de Collet de Roybon dont je vous parle. Un de ceux qui connurent l'enfer des camps. Un de ceux qui nous reviennent dans un état indescriptible, mais un de ceux qui gardent au fond de leur cœur une haine farouche, un esprit de vengeance, une volonté de fer, voulant venger leurs morts, faire payer leurs souffrances et purger la France de tous les indésirables qui la ternissent. Collet revient parmi nous pour rappeler à l'ordre tous les naphthalinards, qui après six mois de Libération relèvent la tête. Collet revient, avec ses camarades, pour mettre le hola et il peut être assuré que la grande famille qu'est la Résistance a toujours voulu ce qu'il désire et veut lui-même, aller jusqu'au bout de son labeur, purger la Nation et exterminer, puisqu'il ne peut être question d'autre chose, tous les traîtres qui osent narguer tous nos martyrs et ont l'audace de vouloir rappeler à nos mémoires chargées de souvenirs atroces le gouvernement de Pétain et consorts, l'administration boche, le régime fasciste et toutes ses ramifications.

Je vais vous retracer le calvaire qu'a suivi Collet. A mots hachés, péniblement, il a pu raconter comment il a vécu ces longs mois, se demandant pourquoi et comment il est encore en vie.

La Milice de Voiron, jointe à la Gestapo, fit une descente à Roybon dans la nuit du 15 au 16 décembre 1943. Les frères Collet furent arrêtés ainsi que leurs fils. Aujourd'hui un fils est là. Il se rappelle les étapes qui l'ont mené de Roybon à Grenoble, de la Caserne Bayard au Garage Ricou, siège de la Gestapo. Le 27 décembre, c'est Compiègne, le 19 Janvier, le célèbre Buchenwald. Dans ce camp il séjourna quatre jours pour subir les piqures d'usage et être mis à l'épreuve préliminaire d'où il sort bon pour le travail. Et c'est Sangen-Hausen (Dora) où il arrive le 11 Février 1944.

Sangen-Hausen était un camp de détenus politiques fondé en 1943. Les détenus au nombre de 28.000 étaient employés à construire une usine souterraine fabriquant des V1 et V2 et sur la fin des avions sans hélice. La construction achevée ils faisaient tourner l'usine.

Ces forçats logeaient dans des barraques, à raison de 300 pour un logement de 150. On y trouve des hommes de 18 à 65 ans. La nourriture était exécrable et très réduite. Une soupe à midi, 300 gr. de pain et c'était tout pour la journée. Le travail était conséquent; 12 heures par jour et 18 le samedi. Les SS veillaient sans cesse, le fouet à la main. Pour un rien ils frappaient. Laisser tomber un couteau s'appelait « saboter » et méritait d'être roué de coups. Ces messieurs les nazis avaient-ils envie de voir balancer des corps au bout d'une corde, ils pendaient 30 à 80 corps de ces pauvres martyrs, en ayant bien soin de les exposer à la vue de tous les prisonniers. Sous un prétexte futile, à tort ou à raison, on soupçonnait un tel de vouloir s'évader. Les procédés raffinés entraient en service. C'était la « schlag » jusqu'à ce que les os se broient, les chairs soient hachées, le sang perle et coule à flots. C'était la mort pour un français, pour un ennemi du nazisme. Non content d'avoir fait dire à un pauvre homme abruti par les coups des choses ahurissantes et inintelligibles, ces mes-

sieurs, si le patient n'était pas mort, infligeaient la prison pour punition supplémentaire. Le régime cellulaire représentait journalièrement au point de vue menu : 150 gr. de pain et un peu d'eau.

Si un jour un convoi arrivait et si les fours crématoires ne suffisaient pas à décomposer les cadavres de ceux que l'on avait exécutés pour faire de la place, le procédé était simple et digne de la méthode boche : un trou, des cadavres et par dessus du goudron et le feu. Après, plus rien que des cendres.

Collet vécut dans ce camp des heures angoissantes, terribles. Au début, alors que l'usine était en construction, les victimes des éboulements, de la schlag, du manque de nourriture, de l'insomnie se chiffraient par milliers. La Firme « Savaski » ne nourrissait pas des hommes pour rien faire. Il fallait produire des V1 et des V2. Il fallait travailler ou mourir. Et après tout pour un S.S., c'était un plaisir de tuer, surtout que la permission était au bout du crime.

Dès que les anglais approchèrent, ces messieurs commencèrent à prendre des précautions. Ils ne voulaient pas laisser de témoignages vivants. Himmler donna l'ordre d'extermination. On décida de rassembler les 28.000 ouvriers dans l'usine et de la faire sauter. Faute de matériel, le projet fut abandonné. Compressés à 150 dans des wagons de 50, ces loques humaines, huit jours sans manger, furent charriés de Hambourg à Berlin, de Berlin à Bergen-Bersen. C'est à ce camp que le 15 avril 1945 à 15 h. 30 les anglais arrivèrent. Les gardiens SS avaient fui.

Le soir, les prisonniers mourant de faim allaient dévorer du pain, qui était là. Juste à temps un Lieutenant arriva pour annoncer que le pain était empoisonné. Les nazis même partis, voulaient encore assassiner et exterminer.

Collet, de Bergen-Bersen fut rapatrié par la Hollande, Londres, Bruxelles, Paris, Lyon et enfin arriva à Roybon lundi 30 avril.

Et il est là. Et il voudrait crier à tous les français : **Soyez sans pitié. Soyez intraitables. Ne tolérez pas que des boches se promènent dans les rues en liberté, le cigare à la bouche, grignotant des oranges. Ne vous apitoyez pas, pensez à tous les crimes qu'ont commis les nazis. Soyez justes en vengeance tous ces morts. Suivez l'exemple de Staline qui place en première place de son programme de Paix : « Le châtement des traîtres ».**

Voilà le calvaire de Collet,

Voilà ce qu'il pense,

Voilà ce qu'il veut,

Voilà ce que nous voulons avec lui : **Venger. Voilà ce que nous allons faire, grâce à l'arrivée de toute cette élite, ayant tant souffert.**

Français, tous ceux qui ont du sang pur dans les veines, n'oubliez pas après quelques années ce qui s'est passé à Compiègne, à Dachau, à Buchenwald, à Auswisch. Rappelez-vous que là des Français sont tombés, sont morts pour la France, des Français qui souvent avaient été livrés aux allemands par les miliciens, les P.P.F., les doriotistes les kollaborateurs, les vichyssois, qui aujourd'hui essaient de reprendre la direction du pays et plonger à nouveau la France dans l'abîme.

Français, ouvrez les yeux et souvenez-toi !.

P. B.

### Quelque part... dans les Chambarands

En réponse à l'article paru dans l'Echo du mois de février, une personne qui s'est crue visée tient à communiquer l'avis suivant au trop virulent diffamateur :

« Je crois que ma famille ainsi que moi-même a fait beaucoup pour la Résistance. Je trouve déplacé qu'un monsieur dit "Résistant" vienne me salir aux yeux de ma famille, de mes amis, de mon entourage, de mon village. Ce n'est pas à cause qu'on a l'impression d'être résistant qu'on a le droit de trainer dans la boue ceux qui sont sûrs de l'être. Je prierais donc le trop virulent diffamateur qui m'accuse d'une chose honteuse et qui est inexacte de venir me raconter seul à seul son histoire. Je lui assure de pouvoir lui infliger la correction que mérite semblable outrage.

## Pantouflards...

Mon ami B... dans un article paru sur le dernier Echo nous a expliqué ce qu'était cette organisation des R.M.S., quels en étaient les buts, les projets, etc...

Je me propose aujourd'hui de vous parler d'une autre catégorie de mammifères que je me plais à baptiser les pantouflards.

Certains arborent une tenue zazoue, une coupe de cheveux rappelant celle que portaient les gardiens de prisons du temps de la royauté. Ils ont un air distingué, la parole facile quoique un peu bègue lorsqu'ils ont une crise cardiaque provoquée par un incroyable surmenage. Ils me rappellent les Incroyables de la convention thermidorienne.

Leur ancêtre Arrias « avait tout lu, tout vu, était universel », de par ses connaissances mais ne vient pas à la cheville de ces Messieurs. Ils ont tout fait, tout accompli, tout sauvé, tout tué. Ils aiment mieux mentir que de se taire, car pensez donc il faut bien distraire le client qui se morfond sur un fauteuil. Sans tous ces bons pantouflards, il ne reste pas l'ombre d'un doute que nous serions encore occupés par les boches. Ces fiers à bras de résistants, qui ont lutté, payé, souffert pour tous et continuent ont l'esprit trop révolutionnaire. L'on n'a pas besoin d'eux à l'arrière. Ils n'ont qu'à se faire tuer. « Quand à ceux qui ont le culot de rester ici pour propager et faire appliquer le programme du C.N.R. ce ne sont que de petits plaisantins. Ils ont obtenu leur galons au maquis et nous les pantouflards que nous sommes nous prétendons les leur faire poser ».

Illustrissimes nullités. Vous n'êtes que des polichinelles. Vous n'êtes capables que de singer Gniafron ou Guignol. Vous nous prenez pour des prétentieux ? Vous vous moquez de nous. Vous essayez de nous ridiculiser, vous reniez les morts qui nous sont chers, que nous importe. Nous voulions libérer la France de toutes les crapules qui s'y cachaient. Nous avons bien commencé mais mal terminé puisque vous habitez encore dans notre pays. Vous avez profité de nos succès, vous avez pu crier ouf à la libération sans que ça ne vous ait rien coûté. Et bien ayez au moins un peu de respect pour nous si vous ne voulez pas avoir de la reconnaissance.

Le boche nous l'avons tenu en échec. Croyez vous que vous soyez aptes à nous faire frémir ? Non. Seuls nos poings suffiraient. Mais n'oubliez pas que derrière nos poings il y a nos mitraillettes... A ce moment là quand vous nous verrez redresser la tête, quand vous vous apercevrez qu'à nouveau nous sommes les maîtres et les maîtres pour de bon, vous serez à nos pieds. Vous balayerez de votre souffle le passage de nos pieds. Vous vous abaisseriez en vrais valets que vous êtes, en vrais pourceaux que vous savez vous montrer. Vous êtes moins que des animaux car vous n'êtes pas capables de vous attacher, d'aimer quelqu'un. Vous êtes incapables de fidélité. Vous êtes des girouettes. Vous êtes des faux. Vous êtes des venimeuses vipères. Vous êtes des gens à déraciner.

Aujourd'hui par l'intermédiaire de notre petit journal, je veux dire à certaines personnes qui se permettent de critiquer les résistants ou la résistance en général : occupez-vous de ce qui vous regarde. Gardez vos basse-cours, vos fermes, vos salons, vos magasins, vos ateliers, et pensez une fois pour toutes que vous n'avez pas droit à la parole. La quatrième République, a été fondée par des gens qui n'aiment pas se laisser monter sur les pieds. Si ça vous fait plaisir restez dans vos pantouffes, croupissez-y, laissez y votre carcasse de charognard, votre corps de crapaud, mais ne vous moquez pas de nous, car les crapauds que vous êtes, si gluants ou si visqueux soient-ils, seraient vite écrasés par notre botte vengeresse.

Thiville

### Communiqué du Groupement de Résistance du Collège de La Côte-St-André

Le Président porte à la connaissance du public qu'il a fait parvenir une somme de 10.000 francs à Madame Maige, résultat de la vente des photos publiées par l'Echo.

Une somme de 5.000 francs a été employée à l'achat de plaques de marbre apposées sur les tombes de Page, Tuillon, Davion et Maige.

A tous les donateurs merci pour vos libéralités.